



## PETIT COURRIER DES DAMES,

### JOURNAL DES MODES.

#### MODES.

**FLEURS.** — Le nom de M<sup>me</sup> Casanbon se trouvera en tête de notre article aujourd'hui, car ce nom auquel se rattachent les inventions les plus fraîches, et qui a trouvé sa réputation dans nos parterres et les champs fleuris du printemps, a droit d'apparaître dans la saison des roses et des lilas. M<sup>me</sup> Casanbon \* dont les fleurs se faisaient distinguer aux fêtes brillantes de l'hiver, lorsqu'elles s'enlaçaient en guirlande sur un joli front de femme, ou retenaient sous la ceinture les légères draperies d'un corsage de gaze, a su approprier ses charmantes créations à la nouvelle saison. C'est chez elle maintenant que l'on trouve les plus parfaites de ces *jardinières* devenues si à la mode, et qui semblent porter la nature riante et parfumée dans les appartemens étouffés par le luxe et assombris par de triples rideaux. Il y a un goût plein de grâce et

d'illusion dans les arbustes, les fleurs, les buissons, exécutés dans les serres magiques de M<sup>me</sup> Casanbon, et nous croyons devoir les recommander dans un moment où les *jardinières* sont tellement en vogue, qu'il est indispensable d'en avoir une ou deux dans sa chambre à coucher, son boudoir, sa salle de bain, etc., etc. On en fait de toute espèce; les unes vastes, grandes, rondes, ovales ou carrées, en acajou ou en bois de citronnier, avec incrustations, et une caisse en plomb, creuse et profonde, garnie d'arbustes à hautes tiges qui s'élèvent d'un gazon de petites fleurs; au milieu on voit quelquefois une volière remplie de jolis oiseaux des plus rares, qui jouent, voltigent, chantent, et se reposent sur les branches des arbustes qui pénètrent dans la volière; d'autres laissent apercevoir des petits poissons rouges, nageant et s'ébattant au milieu d'une eau limpide, contenue dans un petit bassin entouré de verdure et de coquillages étrangers, tous de diverses formes et de nuances variées.

\* Rue Saint-Fiacre, au coin du boulevard.



D'autres jardinières en porcelaine antique émaillée et dorée, ornée de sujets peints, sont destinées aux fleurs rares et précoces. Enfin, dans les angles de l'appartement sont les jardinières rustiques, faites en écorces d'arbres, à deux ou trois étages, dont le dernier a quatre pieds d'élévation, et est dentelé à grandes dents. A chaque étage sont des fleurs plus ou moins hautes, et le troisième contient un rosier, ou un autre arbuste qui embaume. Ce luxe de fleurs est attrayant par sa simplicité, et les témoignages d'affection ou de courtoisie qu'il permet; car, selon le caprice d'une femme, son désir de posséder une fleur, il peut être reçu des offrandes qui viennent vous révéler un souvenir flatteur, et devenir même l'expression d'un intérêt plus puissant. Dans ce genre de cadeau, la réserve d'un homme et la délicatesse d'une femme ne sont point comprises, et l'imagination peut y trouver plus d'un piquant rapport.

**ROBES.** — Le beau tems a fait reparaître beaucoup de robes en mousseline peinte; les dessins sont toujours grands et bariolés pour robes de promenades. Pour peignoirs, on préfère des petits semés sur des fonds blancs.

— On voit des étoffes d'été ayant un fond en couleur tendre sur lequel sont des bouquets ou des colonnes en nuances vives et variées.

— Le chaly est moins répandu dans ce moment, sans avoir perdu sa vogue; la chaleur fait préférer le chaly-cachemire, qui, par sa souplesse et sa finesse, se rapproche plus des étoffes d'été.

— Les peignoirs de mousseline, doublés en taffetas de couleur, se font surtout remarquer dans les équipages qui se rencontrent au bois. Avec cette toilette on a presque toujours une élégante capote en paille de riz.

— Les façons de robes restent inaperçues sous les mantilles et mantelets qui font fureur aujourd'hui. Ce genre d'accessoire, très-élégant du reste, oblige à sa-

crifier l'élégance des corsages; aussi les conturières n'ont-elles rien innové. On s'en tient aux draperies, corsages justes ou en guimpe; les pélerines pareilles aux robes sont aussi bien moins nombreuses.

**MANTILLES.** — On fait des mantilles en fin filet noir. Cet ouvrage de jeunes personnes ne manquera pas de devenir à la mode dans tous les salons. Déjà les petites mains les plus aristocratiques s'amuse à passer et repasser entre leurs doigts les soies noires qui doivent confectionner une jolie mitaine.

**BRODERIES.** — Les broderies au plumetis sont très-recherchées cette année par les femmes élégantes. On voit beaucoup de robes blanches qui en sont enrichies, soit en semé, en guirlandes autour d'un peignoir, ou en bouquets au bas d'une robe. Dans ce dernier genre, nous citerons une robe entourée de bouquets s'agrandissant graduellement, depuis le milieu du bas du jupon, par-derrière, jusque sur le devant; là, ils étaient beaucoup plus grands et remontaient jusqu'à la hauteur du genou, tandis que, par-derrière, ils ne remplissaient que la hauteur d'une main. Ces bouquets, séparés de quatre doigts l'un de l'autre, étaient composés d'épis, d'œillet et de boutons de roses. Trois boutons semblables couvraient entièrement le haut des manches. Cette robe était superbe, et portée avec un mantelet de point d'Angleterre.

— Sous les redingotes en soie ou en étoffes de couleur, on porte des jupons en jaconas, brodés en tablier.

— On a fait plusieurs redingotes en gros de Naples chiné, rose et brun, bleu et brun, et garnies tout autour d'une dentelle noire, ayant une pélerine également garnie de dentelle noire.

**BONNETS.** — Nous avons vu de charmants petits bonnets en blonde noire, dont le fond, entièrement découpé, laissait voir toute la grâce de la coiffure et des nattes de cheveux. La garniture du devant, composée d'une blonde d'un dessin tout à





jour très-ouvert, n'était que de la hauteur de quatre doigts, et se soutenait en auréole sur une guirlande de petites roses sans feuilles qui traversait le front. Sur l'un des côtés, au-dessus de l'oreille, était un nœud de ruban de gaze rose, *travail de blonde*; ce nœud avait de longs bouts retombant sur le cou; point de brides. Ce petit bonnet, placé ainsi de côté, figurait comme une couronne de blonde et de roses placée coquettement sur la tête.

— Les *porte-bouquets* les plus à la mode sont en porcelaine peinte et dorée, ou en porcelaine travaillée en relief. Les uns représentent deux boucliers posés face à face, et séparés de chaque côté par un carquois garni de flèches; sur l'un des boucliers sont un chiffre ou des armoiries peints, dorés ou sculptés; sur l'autre, un sujet, un portrait, un bouquet de fleurs, ou une camée.

— Les vases en porcelaine en relief sont aujourd'hui d'une perfection admirable. On emploie ce genre de travail pour divers objets de fantaisie. Toute la garniture d'un secrétaire de femme ainsi composée, est très à la mode. Les fleurs ressortent avec un détail surprenant; l'encre se puise ainsi au milieu d'un bouquet de fleurs, et les plumes sont supportées sur des branches de verdure.

## LE MANNEQUIN.

La demeure de Chesterton était située dans une de ces rues étroites qui communiquent du Strand à la Tamise. Les fenêtres de sa chambre avaient vue sur cette large et majestueuse rivière, sur la surface de laquelle se projetaient en ombres noires les hautes maisons de Southwark, opposées aux rayons horizontaux d'un soleil de novembre. La lumière décroissante et rougeâtre perçant à peine le brouillard glacé qui s'élevait sur l'eau, pénétrait faiblement

dans l'appartement vaste, *confortable*, et garni abondamment de portefeuilles, de toiles, d'ustensiles de peinture, d'esquisses, de fragmens d'armures, en un mot de tout l'attirail ordinaire d'un atelier de peintre. En portant mes regards vers un des coins de la chambre, je ne pus retenir un mouvement de surprise. Dans l'obscurité, une figure humaine enveloppée d'un manteau blanc semblait étendre vers moi les mains.

« Ne vous effrayez pas, me dit mon ami en souriant, dès qu'il me vit reculer d'un pas; c'est tout bonnement mon mannequin qui m'a servi ce matin à faire une esquisse de l'*apparition* dans la tente de Brutus. Mais à propos, ajouta-t-il en s'avançant vers la figure, et en écartant les vêtements qui couvraient ses membres: je suis fier, jusqu'à un certain point, de cette pièce; car elle est en partie le produit de mon industrie. Un bon mannequin, ainsi que vous le saurez, quand il vous en faudra un, est un meuble assez coûteux. Vous n'ignorez pas que j'ai toujours eu quelques dispositions pour la mécanique, et c'est ce qui m'a suggéré l'idée de m'en procurer un à peu de frais. Je m'adressai donc à un étudiant en médecine de mes amis, pour avoir un squelette en bon état. Il m'envoya celui-ci. Où et comment se le procura-t-il, c'est ce dont je ne pris pas la peine de m'enquérir. Probablement ce fut par le moyen de quelque *résurrectionniste* \*, sorte de gens avec qui il avait de fréquens rapports. Quoi qu'il en soit, c'est un *sujet* tout frais, solide, et dont les os ne paraissent pas avoir été atteints de l'humidité de la terre. Au moyen de quelques ressorts et de certains fils de fer adaptés aux épaules, aux coudes et aux genoux, je suis parvenu à lui faire prendre toutes les positions nécessaires, au moins aussi bien et même mieux que

\* On sait qu'on appelle de ce nom à Londres une bande noire d'individus qui violent les cimetières pendant la nuit pour dérober les cadavres et les vendre aux étudiants.



ne peuvent le faire la plupart des figures que l'on nous vend.

A l'aide de quelques pièces de magardero, vous voyez que j'ai couvert sa nudité d'une manière décente, et comme le crâne vide m'offrait un aspect lugubre et grimaçant quand je travaillais le soir à la lumière, je l'ai caché sous un vieux masque surmonté d'une perruque surannée de mon père. La seule chose qui me contrarie, c'est que le cou penche étrangement d'un côté, comme si celui à qui il a appartenu avait éprouvé de son vivant l'effet d'une violente torsion; j'ai fait ce que j'ai pu pour remédier à cet inconvénient; mais il aurait fallu pour cela briser les jointures, et je ne m'en suis pas soucié. » En disant ces mots, il ôta au squelette son masque et sa perruque, et me fit voir en effet un crâne blafard qui, sortant des vêtements roulés autour de la partie inférieure, avec sa face creuse, le vide de ses yeux et son front blême, semblait représenter la mort en mascarade, spectacle à-la-fois plaisant et hideux, mais qui, me frappant à l'improviste et dans l'obscurité, ne produisit sur moi d'autre sensation que le dégoût; aussi je dois dire que ce ne fut pas sans un mouvement de satisfaction que je vis apporter la lumière et le dîner. Mon ami remit en place le masque et la perruque, rajusta la toilette du mannequin, et nous nous mîmes à table. Notre conversation fut longue et sérieuse. Chesterton, qui, durant un séjour de deux ans à Londres, avait étudié à fond le monde et les secrets de son art, me fit part sans nulle réserve des résultats de ses études. Il examina avec attention mes esquisses, m'indiqua avec candeur et sagacité leurs beautés et leurs défauts, me donna force conseils et me traça un plan de travaux que je suivis avec ardeur et assiduité pendant deux mois. Enfin, le moment arriva où je crus pouvoir me présenter de nouveau au concours d'admission à l'académie royale, et cette fois le succès couronna mes efforts. Je fus reçu comme élève en considération

de mes progrès. Un jeune homme que j'avais plusieurs fois rencontré dans l'atelier de Chesterton obtint la même faveur; nous nous réunîmes pour fêter notre triomphe à l'aide d'une bouteille de vin généreux. Je passe sous silence les détails d'un dîner que la gaité la plus folle assaisonna; qu'il suffise de savoir qu'après avoir babillé, chanté et bu beaucoup au-delà de la bouteille convenue, nous nous séparâmes à onze heures du soir, aux environs de Temple-Bar.

La nuit était belle, et me trouvant dans le quartier de Chesterton, l'idée me vint d'entrer chez lui et de lui apprendre en personne l'heureuse nouvelle de mes succès, persuadé de l'intérêt qu'il y prendrait. On me dit qu'il dînait en ville, et ne tarderait pas sans doute à rentrer. Comme j'étais alors sur un pied de familiarité avec son hôtesse, je dis à celle-ci que j'allais l'attendre dans sa chambre. Le feu flamboyait dans sa cheminée et répandait dans l'appartement une clarté réjouissante. Je ne voulus pas qu'on allumât la chandelle, préférant m'asseoir à la lueur du foyer. Je m'amusai à contempler les formes étranges et les singuliers amalgames que produisaient sur les murs et sur le plafond les ombres projetées des chaises, des chevaux et des plâtres qui m'entouraient. Le bras monstrueux d'un Hercule traversait l'étendue du plafond pour aller saisir la jambe d'une Vénus dont la forme dilatée et l'énorme proportion semblaient appartenir au colosse de Rhodes, tandis qu'un *montero*, appartenant à mon ami, et suspendu à l'extrémité d'un chevalet, se reposait sur le panneau voisin comme le casque gigantesque dans le *Château d'Otrante*. A mesure que le feu tombait, et que sa faible réverbération ne prêtait plus aux ombres que des formes vagues et indéterminées, je fixais attentivement mes regards sur le foyer, y cherchant ces fantastiques apparitions, ces chimériques figures d'hommes, de châteaux, d'arbres, d'animaux, que l'imagination se plaît à



distinguer dans les parcelles du charbon incandescent. Le tems s'écoula dans cette contemplation, et tout-à-coup, après qu'une flamme légère, vif et passager météore, eut voltigé légèrement sur le sommet de la masse ardente, comme si le cratère du volcan se fût soudainement couvert, je vis la croûte des matières en combustion s'enfoncer avec un craquement dans l'abîme miné sous elle, et s'ensevelir en un clin-d'œil mes grottes, mes châteaux, mes temples, mes tours, avec tous les habitans dont je les avais peuplés, et qui s'évanouirent ensemble comme les ombres d'un rêve.

Cette catastrophe ayant interrompu le cours de mes observations, je me levai et me mis à la fenêtre. La nuit était claire, mais froide. Quelques étoiles brillaient au zénith, et le croissant nouveau de la lune commençait à se cacher derrière Westminster, dont la masse obscure se distinguait à peine à l'occident. L'astre était trop près de l'horizon pour que sa lueur pût éclairer aucune partie de la surface de l'eau. La marée baissait, et les vagues roulaient noires et bruisantes, au-dessous de la fenêtre. Parfois une lumière étincelait à travers les masses vagues de l'ombre, et projetait son reflet vacillant sur la rivière. Eclairait-elle une industrie honnête, prolongeant dans la nuit les travaux insuffisants du jour, ou les trames du crime et les débordemens du vice? Brûlait-elle auprès d'un lit de douleur et d'un être prêt à quitter ce monde, ou bien dans la chambre modeste de l'étudiant qui poursuit la fortune et la gloire dans ses veilles studieuses? Qui eût pu le dire?

Tandis que j'observais attentivement ces faibles lueurs, et que j'écoutais le carillon de Saint-Martin sonnant le troisième quart après onze heures, je crus apercevoir quelque chose de noir et de flottant qui descendait la rivière de mon côté. Je pris cette apparition pour un bateau, mais l'incertitude des formes et la profonde obscurité qui couvrait la surface de l'eau

en ce moment, ne me permirent pas de distinguer ce qu'il contenait. Seulement, dans l'instant où il traversa la bande étroite de lumière que reflétait un des réverbères de la rive opposée, j'aperçus, comme à la faveur d'un éclair, une figure debout, dans un bateau, tenant à la main une rame. Elle n'avait pas l'air de ramer, et semblait plutôt se laisser dériver au gré de la marée. A mesure que le bateau approchait, je vis qu'il contenait un grand nombre d'autres personnages qui causaient à voix basse. Je ne pus saisir un mot de leur entretien. A la fin, l'embarcation s'arrêta sous la fenêtre; le batelier leva la tête, porta les doigts à sa bouche et siffla. Le bruit aigu rebondit sur l'eau et alla mourir au loin.

Était-ce une illusion? Derrière moi, dans la chambre même, je crus entendre répéter ce signal, mais faiblement, et comme si celui qui répondait n'eût eu ni lèvres pour articuler, ni muscle *buccinal* pour lancer le son. Le bruit qu'il fit entendre ressemblait à celui que produit un vent coulis passant par les fissures d'une fenêtre mal close. Mes yeux se portèrent involontairement vers la partie de la chambre d'où ce bruit m'avait semblé provenir. Le feu, ranimé par de nouveaux alimens, me permettait de distinguer suffisamment les objets. Tout était profondément calme. Dans le coin vers lequel mes regards se tournaient, était le mannequin toujours habillé, immobile comme une statue, et dans la même position où je l'avais vu, les bras un peu élevés, et la main cachée par les draperies de son accoutrement. Je me sentis honteux de ma faiblesse, je me remis à la fenêtre, mais il n'y avait plus de bateau sur la rivière.

Cependant l'aspect de la nuit avait changé. La lune était descendue sous l'horizon, l'air de la rivière était plus froid, et le vent raffalait à tout moment dans la cheminée. Quelques gouttes de pluie tombant d'aplomb sur mon visage m'annon-



çaient l'approche d'une bourrasque et me forcèrent de fermer la fenêtre. J'éprouvai alors l'inquiétude de me voir retenu par le mauvais tems ; mais espérant d'un autre côté, que cette raison pourrait hâter le retour de Chesterton, j'approchai ma chaise de la table et voulus faire quelque chose pour me distraire en l'attendant. « Essayons de représenter aussi une apparition, me dis-je, le moment est favorable à l'inspiration. » Puis ayant allumé les bougies, je me saisis d'un porte-crayon et d'une feuille de papier, je tirai le mannequin de son coin, le plaçai dans l'attitude qui me convenait, et me mis à dessiner. Déjà j'avais réussi à tracer, à ma satisfaction, les principaux traits de mon esquisse, quand la grosse cloche de Saint-Paul vint à sonner minuit. Au premier coup je crus voir la draperie de mon modèle s'agiter un peu ; mais comme le vent continuait à s'engouffrer dans la cheminée et à renvoyer dans la chambre des bouffées de fumée, j'attribuai ce mouvement à un courant d'air. Mais qu'on se figure ma surprise, quand, au dernier coup de cloche, je vis la figure se dépouiller de ses vêtemens blancs, les déposer avec précaution sur un paravent, prendre sur le chevalet le *montero* de mon ami, le placer sur sa tête, puis me saluant d'un air grave, comme pour s'excuser d'interrompre mon travail, se diriger lentement vers la porte et disparaître.

(LA SUITE AU NUMÉRO PROCHAIN.)

Extrait du Procès-Verbal de la *Société française de Statistique Universelle*. Séance du 4 avril 1833.

Il est donné lecture d'une proposition conçue en ces termes :

« Les dames qui, par leurs écrits ou leurs protections, auront rendu des services aux sciences, pourront-elles être membres de la Société? »

Les débats s'ouvrent immédiatement sur cette importante question.

Après avoir successivement entendu MM. T. Dehay, Picard, Flamand-Grétry, le duc de Montmorency, Leroy de Bacre, Desjardins, le duc de Doudeauville, Gerbet, Cailleau et le marquis de Sainte-Croix, le conseil décide à une grande majorité :

« Que les dames qui auront rendu des services aux sciences par leurs écrits ou par la protection spéciale qu'elles leur accorderont, pourront être membres de la Société. »

La discussion s'ouvre ensuite sur le titre que les dames pourront porter dans la Société.

M. Dehay est d'avis qu'elles ne doivent être reçues que sous le titre de *membre correspondant*, et M. le marquis de Sainte-Croix, que sous celui de *membre honoraire*.

M. le duc de Doudeauville pense que, puisque le conseil a établi en principe l'admissibilité des dames recommandables par leur savoir ou la protection qu'elles accordent aux sciences, *il est juste de ne faire aucune distinction entre elles et les hommes*, et de leur accorder comme à ceux qu'admet la société, la faculté de choisir parmi les trois espèces de titres *titulaire*, *honoraire* ou *correspondant*, consacrés par les statuts.

Cette proposition étant appuyée par MM. Caillaud et Picard, est mise aux voix, et adoptée.

Nous engageons les illustres membres de l'Académie Française, les véritables philosophes composant la section de morale et de politique, comme aussi tous les incomparables savans de l'Institut, à mettre aux voix la proposition suivante :

« Les femmes qui auront rendu des services aux sciences par leurs écrits pourront-elles être membres de l'Institut? » Et à résoudre la question comme MM. le duc de Doudeauville, Cailleau, Picard et la majorité des membres de la *Société française de Statistique Universelle*.

Alors on pensera qu'il est tems de s'oc-



cuper de l'instruction des filles et des femmes; alors la terre sera légère à la respectable M<sup>me</sup> Guizot; alors du fond de la tombe elle acclamera son époux comme digne héritier de ses ouvrages et du prix Monthion.

Pauvre M<sup>me</sup> Guizot! lorsque l'Académie accordait le prix Monthion à l'un de vos ouvrages sur l'éducation des femmes, vous étiez loin de croire que sans le ministère de votre mari, on déclarerait que le tems n'est pas venu de s'occuper de l'instruction et des écoles primaires et spéciales des jeunes filles de la classe pauvre et laborieuse.

Du fond de la tombe, que devez-vous penser de notre siècle? Au reste, si nos législateurs modernes oublient aussi vaniteusement la moitié de l'espèce humaine, plusieurs sociétés savantes ne dédaignent pas elles de s'occuper de l'instruction des femmes, et de se montrer en opposition avec la sottise égoïste et pédante.

Les femmes qui ont ainsi rendu compte de la séance du 4 avril, ont plus d'un droit pour faire parvenir leurs réflexions avec la hardiesse que donne la conscience d'un vrai mérite. Quelques vies comme la leur, réhabiliteraient tout leur sexe, et nous nous sommes plu à citer cet article inséré dans le *Gymnase Littéraire*.

### Arts. — *Peinture.*

Grâce au feu sacré du génie, qui est aussi pour les femmes un don du Ciel; grâce à ce noble amour des arts, qu'elles sont si bien organisées pour sentir avec enthousiasme; grâce enfin à l'ardeur et à la persévérance de l'étude, dont, mieux que jamais, elles commencent à connaître le prix elles ont occupé, dans l'exposition de 1833, un rang remarquable que jamais encore elles ne s'étaient efforcé d'ob-

tenir. Aucun doute que ce premier pas glorieux ne soit suivi de succès bien plus glorieux encore.

M<sup>me</sup> Aragon, en s'exprimant ainsi, dans un journal consacré aux femmes, leur montre l'avenir plein de riches émotions, et les appelle dans la carrière distinguée où tous les talents peuvent s'inscrire. S'attachant cette fois à les montrer sous les rapports des arts, elle fait l'énumération de toutes celles qui ont exposé au Salon de 1833.

Jamais peut-être les femmes n'ont mieux prouvé que depuis un certain nombre d'années, qu'à elles aussi appartient le génie qui fait les littérateurs et les artistes; qu'à elles aussi il est donné d'apprécier par l'étude et le noble amour des arts, la plus glorieuse et la plus désirable de toutes les indépendances. Le nombre des femmes artistes est trop supérieur cette année à celui des années précédentes, pour qu'il doive être passé sous silence; et quiconque est heureusement doué de cet esprit d'observation et de philosophie qui donne au grand spectacle de la vie et de la société un charme si réel et si puissant, ne saurait remarquer sans un vif intérêt, cette progression frappante des arts et de l'instruction chez un sexe, qui, bien que doté par le Ciel à l'égal de l'autre, sous le rapport intellectuel, trouva toujours dans les lois sociales instituées par les hommes, tant d'entraves, de préjugés et de chaînes, qu'il dut rester long-tems, trop long-tems, en-deçà du degré de perfectionnement moral auquel il doit atteindre.

Cent quatre-vingt-onze femmes ont exposé cette année, et dans ce nombre il faut remarquer cent onze demoiselles, qui si elles n'ont point en dot, pour la plupart d'entre elles, une énorme quantité de ce métal estimé au-dessus de tout dans ce siècle, ont en revanche les talents qui embellissent la vie, l'honorent, et préservent une femme de la nécessité triste et presque toujours fatale de devoir son existence à un homme, et de se placer par ce moyen



dans une dépendance qui, trop souvent, devient humiliante et pénible.

Ces femmes artistes se divisent ainsi : trente-sept peintres de genre ou de tableaux de chevalet, soixante de portraits à l'huile, quarante-huit de paysages et de fleurs; vingt-sept de miniatures et d'aquarelles, quatorze de peintures sur porcelaine; total, cent quatre-vingt-onze.

### CONSERVATOIRE DE MUSIQUE.

La société du Conservatoire a célébré par un septième concert, la clôture d'une brillante session, et l'éclat de cette solennité, digne en tout point des précédentes, n'a point pâli devant celui d'un soleil de mai. Tant d'empressement ne saurait être une affaire de mode, encore moins une affaire de goût. C'est une véritable dévotion; ces magnificences musicales sont comme les cérémonies d'un culte sublime dont Beethoven et Mozart seraient les apôtres. En vérité, à voir cette foule ardente, enthousiaste, se presser dans le sanctuaire; à voir ces jeunes femmes si frêles, si délicates, abandonner sans regrets une atmosphère embaumée, un ciel pur, pour les ténèbres visibles d'un temple assez mal aéré, il faut bien reconnaître que la religion nouvelle aurait au besoin ses martyrs. — Grâce au Conservatoire, il s'est opéré dans la musique une véritable réaction. Les esprits fatigués de l'école italienne, ont accepté avec joie le puritanisme allemand, et l'ascétique Beethoven est devenu le messie, le prophète d'une

religion nouvelle. Ce septième concert était pour Beethoven une véritable ovation. — Les réunions du Conservatoire ont eu cette année un triomphe complet. L'élite de toutes les sociétés s'y rendait à l'envi, et le monde musical leur a accordé la palme sur toutes les supériorités de ce genre.

Un savant s'est donné le plaisir de calculer combien de langues étaient employées dans ce bas monde, pour se parler et se comprendre. Il y en a trois mille et quelques; c'est raisonnable. Monsieur le savant, tranchant presque du vaudevilliste et comme voulant faire une épigramme, s'est amusé à rassembler les trois mille et quelques manières dont le mot *coquette* s'exprimait; puis il a fait présent du recueil à sa femme. Si les savans s'en mêlent!...

### Annonces.

**DENTS A SIX FRANCS.** — LÉON, Médecin-Dentiste, rue de la *Chaussée-d'Antin*, n° 8. La ressemblance et la solidité de ces ouvrages, ne laissent rien à désirer, et lui ont mérité la confiance d'une belle clientèle. Néttoyage de dents à 3 fr.

— **CRAYONS-DOLLINGEN**, POUR DESSIN, ARCHITECTURE ET BUREAUX, à 1 fr. 75 c. la douz. Ces Crayons, divisés en cinq degrés de dureté, avantageusement connus par nos premiers artistes, se trouvent, à Paris: chez SUSSE, Papetier de S. M. la Reine des Belges, Place de la Bourse.

Les demandes par écrit (*franco*), à Z. DOLLINGEN, rue du *Roi-de-Sicile*, N° 40.

Crayons mine anglaise, de chacun des sept numéros de Brokmann, à 3 fr. 50 c. la douzaine. — Crayons de toutes mines à 3 fr.

*A ce Numéro est jointe la planche 975.*

LE PETIT COURRIER DES DAMES paraît tous les cinq jours, avec huit gravures par mois.

Prix de la Souscription: pour un trimestre, Paris, 9 fr. — Département 9 fr. 50 c. — Étranger, 10 fr. Avec une couverture, 50 centimes de plus par trimestre.

On s'abonne au Bureau du PETIT COURRIER DES DAMES, Boulevard des Italiens, n° 2, L, et chez tous les Directeurs des Postes des Départemens.

Les lettres et envois doivent être adressés *franc de port*.

IMPRIMERIE DE DONDEY-DUPRÉ, RUE SAINT-LOUIS, n° 46, AU MARAIS.



30 Mai 1833.

# Modes de Paris.

N.º 976.



*Petit Courrier des Dames.*  
Boulevard des Italiens N.º 21. près le passage de l'Opéra.  
Chapeau en crêpe des M<sup>mes</sup> de M<sup>me</sup> Dien, rue de la Paix N.º 28. Redingote en gros  
de Naples garnie de dentelle Noire.

Mess<sup>rs</sup> F. L. & J. Fuller N.º 34, Rathbone Place, London.









*Petit Courrier des Dames.*  
Boulevard des Italiens N<sup>o</sup>. 2<sup>e</sup> près le passage de l'Opéra.  
Costume de Printemps.  
des M<sup>rs</sup> et Ateliers Landert place de la bourse.

Mess<sup>rs</sup> L. & J. Fuller N<sup>o</sup> 34, Rathbone Place, London.



l'ayant  
vénus

avec  
en

double  
les

doigt

omme

l'ayant  
né et

le  
l'ont

ant de

ont  
pour

l'ont  
l'ont

Les  
lemen

de la t

Des r

Naple

dentel

tour d

Ce de

par un

—

gros d

grecq

garnis

les po

une p

bas pa

Lorsq

les g

retom

joli et

—

plus e

en soi